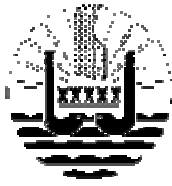


ASSEMBLÉE
DE LA
POLYNÉSIE FRANÇAISE



AUDITIONS

COMMISSION D'ENQUÊTE

chargée de recueillir tous
éléments d'information sur les
conséquences des essais
nucléaires aériens entre 1966
et 1974 pour les populations
de la Polynésie française

Mme Monique Richeton
Audition du 8 octobre 2005

Mme Monique Richeton est maire des Gambier.

Mme Unutea Hirshon : Bonjour à tous, c'est Bruno qui mène les questions très précises et ceci sera retranscrit entièrement dans le document final qui sera rendu à l'APF et il sera mis à la disposition de la population et des générations futures. Nous sommes en train d'écrire notre histoire.

Mme Monique Richeton : Oui, il ne faut pas que dans 20 ans, on se pose encore des questions.

Bruno Barrillot : Il y a une chose que je voulais dire devant vous à Monique aussi, Nous sommes vraiment très touchés de l'accueil que nous avons eu de la part de toute l'équipe municipale et des services et de Monique. Nous n'aurions pas pu trouver meilleur accueil avec tous les moyens qui ont été mis à disposition. C'est vraiment extraordinaire ; ça nous touche vraiment et c'est vraiment un signe.

D'après ce que j'ai compris, comment dire, la Commission veut écouter aussi les gens, ce qu'ils disent, leurs problèmes. C'est ça l'essentiel de la commission d'enquête, c'est ça ce qui nous intéresse c'est ce que vous allez nous dire. Ce ne sont pas seulement des résultats, des chiffres immédiatement, c'est ce que vous dites, c'est aussi pour l'avenir.

Il y a des questions que l'on pourrait poser à Monique en tant que tavana ici. Mais tu as toi-même vécu la période des essais atmosphériques et c'est aussi important que tu aies à t'exprimer comme témoin de cette époque.

Et je pense que dans un second temps, on pourrait aussi réfléchir sur les besoins, les appels qui pourraient être importants pour l'avenir des Gambier. Parce qu'on ne veut pas faire uniquement de l'histoire mais aussi essayer d'en tirer partie pour éventuellement faire des propositions pour l'avenir, pour que le peuple de Mangareva puisse mieux vivre après cette période des essais.

Monique, peut-être tu pourrais nous dire comment tu as vécu cette période. Quel âge avais-tu à cette époque en 1966 ? Je sais que ce n'est pas très délicat de poser une telle question mais c'est important pour savoir quel était ton niveau de connaissances de l'époque ? C'est différent si on avait 5 ans ou 20 ans.

Mme Monique Richeton : En 1966 j'avais 19 ans, ça c'est pendant les tirs. Mais les militaires sont arrivés avant vers 1962, ils restaient en mer.

Mme Unutea Hirshon : La piste était déjà ouverte ?

Mme Monique Richeton : Non, quand ils se sont installés ici, ils se sont installés à côté de l'abri atomique de l'autre côté de l'île, à Taku. La première chose qu'ils ont fait c'est de se faire un chemin dans la montagne pour installer leurs appareils de météo parce qu'ils savaient qu'ils avaient besoin de la météo pour des tirs aériens. Alors avant que les avions ne viennent c'étaient les hydravions qui arrivaient.

Quand ils ont compris qu'il fallait faire des tirs souterrains ils ont tout transféré là-bas en face et ils ont construit l'aéroport, le pont, les logements, la météo et tout, ils concentraient tout à l'aéroport.

Au début c'est une piste construite par les militaires c'est pour ça qu'on trouvait que c'était un peu grand. Les premiers avions qui venaient chez nous c'était des les « DC6 » de 100 places. Le port était abimé parce qu'avant, juste devant le port, il y avait un prolongement de quai mais construit sur des piliers de bois pour faire accoster les bateaux.

Et de l'autre côté, il venait des bateaux qui s'ouvraient par devant. Maintenant il y a rien qui reste. C'est assez important tout ça parce que à l'époque on n'était pas beaucoup à Mangareva et à un moment donné il y avait plus de militaires en face que d'habitants.

La Commission : Et les gens quand les essais ont commencé ? On a souvent entendu qu'il y avait des problèmes de relations entre les militaires et la population. Quand on lit le petit livre de Lucas Paeamara, on est un peu étonné de voir ce qui se passait. A l'époque quand tu avais 19 ans, quand on vient vous expliquer qu'il y aura des essais nucléaires, est-ce que tu avais des informations sur ce qu'était un essai ?

Mme Monique Richeton : Pour nous c'était le changement : presque un bateau qui venait par semaine et puis la bombe : on l'entend, mais on ne se posait pas trop de questions à l'époque ? C'est vrai que de chez nous on entendait bien, ça dépend des bombes parce qu'il y avait des bombes importantes, on voyait les nuages des fois, ça dépend des bombes.

Le bruit, on nous disait toujours à telle heure, il faut laisser ouverte la maison parce que ça fait bizarre quand tu es dans la maison et que tu laisses ta maison fermée. A l'époque il y avait pas de groupes électrogènes, sauf 2 ou 3 sur l'île, alors tout le monde était éclairé par des lampes à pétrole, il fallait enlever le verre : on nous donnait quelques consignes comme ça.

Mme Unutea Hirshon : On vous avertissait comment ?

Mme Monique Richeton : Il y avait quand même une ou deux jeep militaires, et des gendarmes aussi. Quand il y a des tirs, on se préparait quand même une ou deux semaines avant d'aller dans les îles. Ça c'était le travail des militaires et des gendarmes de dire aux gens de revenir tous au village parce qu'au moment des tirs - on ne peut pas dire quel jour on tire - on nous disait tel jour, tel dimanche c'était le dimanche surtout, mais si le vent n'était pas favorable alors on attendait !

La Commission : Pourquoi le dimanche ? Parce que les gens ne vont pas à la pêche, ne vont pas au coprah, restent chez eux ?

Mme Monique Richeton : Pour être sûr que les gens restent, parce qu'avant les gens vont à la mer, c'est plus facile pour eux pour vérifier, pour dire que tout le monde est là.

Mme Unutea Hirshon : Et le jour de la reprise des essais nucléaires c'était un dimanche et ça avait vraiment révolté les gens, cette reprise un dimanche quoi.

Mme Monique Richeton : Je ne veux pas être mesquine, mais on s'était posé la question de savoir pourquoi le dimanche ? Surtout moi mariée à un popa'a quoi ! Un popa'a ça pose des questions, alors on a demandé aux militaires et aux responsables du CEA. Mais ça il faut garder pour nous. Parce que le dimanche pour nous est un jour sacré. C'était le jour où tout le monde était là. Mais pour les scientifiques du CEA, les ingénieurs il y a un peu plus de sous. Et nous on pensait au jour du Seigneur... *(Éclats de rire de l'auditoire)*

Bruno Barrillot : Il y avait les gens de la direction du CEP qui venait ici ? Quand nous sommes passés en mai dernier, certains nous ont dit, on a vu ici l'amiral Lorain ?

La Commission : Il est venu parce qu'il était allé à la guerre en même temps que notre père, il était l'adjudant de notre père à l'époque.

Le curé, le père Daniel décédé maintenant arrivé chez nous en 58. Quand la guerre est arrivée il a été appelé en France. Père Daniel est arrivé en Polynésie très jeune et à la guerre il a été rappelé en France mais il a toujours voulu revenir aux Gambier. Une fois revenu en Polynésie, il a été muté à Moorea longtemps et à chaque fois il demandait à revenir ici. Je me rappelle bien de ça, il est arrivé en 58, je me rappelle parce qu'il a le même âge que Francis Sanford (1912).

La Commission : Les autorités qui venaient ici de quoi parlaient-ils ? Est-ce qu'ils rencontraient les gens, de quoi ils leur parlaient, est-ce qu'ils rassuraient les gens sur les expériences, est-ce que vous aviez une confiance illimitée en eux, en ce qu'ils vous disaient ?

Mme Monique Richeton : Moi à l'époque j'étais jeune. Alors moi Bruno, les autorités pour moi tu vois, ils venaient voir le maire de l'époque ou le curé et certaines personnes comme les gendarmes parce que les autorités de l'époque c'étaient les gendarmes. Les mairies c'est après, dans les années 70-76 alors en 62, 64, 66 c'étaient les gendarmes qui étaient chefs de poste, qui géraient le budget communal... A l'époque, il y avait le « tavana oire » mais il n'avait pas de pouvoir, il n'avait pas de budget. Tout était géré par le gendarme, alors les autorités venaient voir le gendarme en place. A l'époque c'était le gendarme le chef et à l'époque toujours un « popaa » comme chef et un tahitien comme adjoint.

La Commission : le tahitien « teuteu », ils étaient notaires, ...

Mme Monique Richeton : Ils avaient à l'époque 14 fonctions dont celle de notaire.

La Commission : Quand le poisson a été empoisonné, à partir de quand, est-ce que tu as souvenir ?

Mme Monique Richeton : Avant 1966 il y avait quelques coins assez précis pour le poisson empoisonné, je peux vous dire où c'était et quel était le poisson empoisonné : le « oeo » et le « vau », à ma connaissance c'était ça les poissons empoisonnés parce que notre grand père c'était un grand pêcheur. Il nous disait toujours que c'était ça le poisson à ne pas prendre ! C'est pour vous dire que tous les poissons n'étaient pas bons à manger... On mangeait les murènes. Dans chaque district on donnait à manger aux murènes parce que les jours de mauvais temps on pêchait les murènes pour pouvoir les manger les jours difficiles. Avant on harponnait une murène, mais pas avec l'hameçon comme maintenant. C'est très, très bon et il faut manger chaud.

La Commission : Et alors les poissons empoisonnés ? On sait que c'est que quelques uns, pourquoi ?

Mme Monique Richeton : C'était bizarre cette histoire de poissons empoisonnés parce que les gens étaient malades. Et puis on ne savait pas pourquoi on était malade ? On allait pêcher, on mangeait et on ne savait pas pourquoi on était malade ! Qui penserait que c'était le poisson ! Le perroquet dans le même coin une année et l'année d'après c'est empoisonné. Les gens commençaient à être malades vers la mi 68 et tout d'un coup malades, même le « maoa ». Et jusqu'au jour, on a trouvé que c'était le poisson qui rendait malade, c'était à un mariage, je me rappelle de ça ! C'était du « tonu ». A l'époque c'était ça pour les grandes fêtes et c'est ce qu'on avait fait pour le mariage : du poisson cru de « tonu », et tous ceux qui avaient mangé le poisson cru étaient malades et c'est là qu'on a compris que c'était le poisson et c'était comme ça qu'on a compris parce que tous ceux qui n'ont pas mangé le poisson n'étaient pas malades. De plus en plus, quand on mangeait le « tonu » on était malade et après c'était le « pahu » et le « maoa ». Alors c'était très dur de manger, entre 69 et jusqu'à 82 c'était dur. Plus tard, les gens ont appris comment trier le poisson et où il faut aller chercher le poisson moins empoisonné ?

Mme Unutea Hirshon : Il fallait aller pêcher au large ?

Mme Monique Richeton : Même à un moment donné, je ne sais pas si c'est le thon jaune qui était empoisonné parce qu'on tombait aussi malades. Mais je ne sais pas si c'est le thon ou alors parce que tu as accumulé les toxines et après le peu de poisson que tu manges te rend malade. Quelqu'un qui n'est pas empoisonné, quand tu manges du poisson empoisonné tu ne vas pas vite être malade à moins que le poisson était vraiment très empoisonné à ce moment là. Mais quand tu en manges souvent un peu, après tu sens des picotements aux doigts et aux lèvres, tu as froid quand il y a à peine un vent frais. Alors à ce moment là on ne mange plus de poisson.

Mme Unutea Hirshon : Et vous vous nourrissiez de quoi à ce moment là ? « puatoro » ?

Mme Monique Richeton : A ce moment là il fallait s'orienter sur autre chose, c'était vrai qu'on avait du poulet, du cochon, mais ce n'était pas assez et après les gens commençaient à manger beaucoup

de boîtes et les congelés arrivaient. La cuisse de poulet, je crois qu'elle a fait beaucoup de mal en Polynésie nourrie aux hormones.

Mme Unutea Hirshon : Est-ce qu'à ce moment là vous avez fait le lien avec les essais ?

Mme Monique Richeton : Oui, la bombe a été lâchée en 1966 et le poisson empoisonné fin 68-69. Même si le poisson n'était pas empoisonné par la bombe, c'était automatique qu'on ait pensé comme ça, on ne peut pas s'empêcher de penser ça.

La Commission : On a fait des recherches pour faire la relation avec la ciguatera, les empoisonnements et le poisson. Empoisonnement par la ciguatera ou la radioactivité : comment distinguer les deux ? D'autant plus je ne sais pas si tu me confirmeras, on nous a dit que parfois les poissons étaient morts en surface.

Mme Monique Richeton : Oui ça c'est connu même avant la bombe. A la période de la ponte, si à ce moment-là, c'est le vent d'est qui reste longtemps, tout arrive dans le lagon. Ici à Mangareva, ça va, mais c'est surtout à Taravai, coincé dans la baie et où le vent est calme. Après une semaine, vous allez voir, à partir du mois de novembre, quand la chaleur arrive, à la ponte, tout le bord de mer devient rose. Ensuite, tous les cailloux, les poissons deviennent noirs et tout ce qui est en-dessous meurt ! Les poissons et les murènes meurent alors. Quand j'étais à Taravai, tout crevait, les poissons, tout ce qui est en avant du récif dans le lagon, entre le récif et la plage quand il faisait beau et chaud. C'était comme ça !

La Commission : Donc sur ce point là c'est intéressant, c'est un éclaircissement. Une autre question, j'ai regardé dans les registres d'état civil, la mortalité infantile de 1960 à 1980 était importante si on fait des calculs ça rejoint des taux de mortalité des pays les plus pauvres d'Afrique en 60 et en 66.

Mme Monique Richeton : En 70 et 71 il y avait pas mal de mortalité.

Mme Unutea Hirshon : L'eau que vous buviez était celle des citernes ?

Mme Monique Richeton : Non, à l'époque, ce n'est pas l'eau stockée dans les citernes parce qu'on lâchait l'eau 2 à 3h par jour le matin et le soir, alors c'était de l'eau qui ne restait pas longtemps dans les citernes. A l'époque parce qu'il n'y avait pas de cuve, il y avait des fûts seulement et chacun se débrouillait pour nettoyer son fût et stocker son eau. Mais je sais qu'à l'époque on disait aux mamans qu'il fallait faire bouillir l'eau parce que les bouteilles d'eau Evian ce n'était pas tout le monde qui en avait. Et ces années là, on avait beaucoup de bébés qui mouraient.

La Commission : Les bébés mouraient. Mais une autre question : de 1960 à 70 il y avait 25 et 30 naissances par an à Mangareva et à partir de 72 il n'y en a plus que 12 et 13. Qu'il y ait une chute des naissances aussi importante c'est difficile à expliquer, on se pose des questions !

Mme Monique Richeton : On s'inquiétait parce qu'il n'y avait plus beaucoup de naissance à cette époque.

Mme Unutea Hirshon : On m'a dit que suite à un empoisonnement du lagon, il y a des gens qui ont préféré rentrer sur Papeete et vivre là?

Mme Monique Richeton : Il y avait un peu de tout parce qu'avant que le CEP n'arrive, l'école n'était pas obligatoire, plus ou moins, on va à l'école c'est bien et si on n'y va pas ce n'est pas grave. Mais après c'est devenu obligatoire, alors beaucoup de parents ont suivi leurs enfants à Tahiti et comme ils allaient travailler à Moruroa alors c'est plus facile pour eux de Moruroa à aller à Tahiti et attendre les enfants. Si vous avez le temps c'est de chercher dans les lotissements sociaux ce sont des gens qui travaillaient à Moruroa à l'époque, y en a à Paea, à Pirae, à la Mission...

La Commission : Certains ont dit aussi, mais est-ce que des femmes enceintes qui avaient mangé le poisson empoisonné pouvaient avoir des fausses couches ?

Mme Monique Richeton : A l'époque on interdisait aux futures mamans de manger du poisson. Mais quand tu as un bébé d'un peu plus d'un an, il faut lui donner du poisson et il faut le faire venir de

Tahiti. En tout cas, je l'ai fait pour mon fils, enfin pas tout le temps mais de temps en temps, avec du poisson en boîte pour varier son repas de la semaine. Ça fait peur et bien il n'a jamais été empoisonné ce garçon. Il a appris : après même si le poisson est bon, il demande d'où vient le poisson et il n'en mange jamais, il mange les pâtes ou le riz. Tandis que ma fille a été empoisonnée plusieurs fois parce qu'elle aimait trop le poisson.

Deux fois, et ça dure des mois et des mois parce que ça ne part pas comme ça !

Et ça c'est moi qui suis témoin, et malheureusement, c'étaient des poissons qu'on nous avait donnés, et nous on ne sait pas d'où ça venait, on ne voulait pas nous empoisonner mais voilà, alors on ne prend plus ce poisson là, on fait très attention. Après tu préfères aller pêcher toi-même, on essaie de trier le poisson, tu ouvres le poisson, on voit que le foie est malade tout petit et tout noir : il faut jeter tout de suite. Tu vois le poisson malade, tu reconnais au bout de 20 ans, tu sens qu'il n'est pas bon.

Mme Unutea Hirshon : On nous dit qu'après les premiers tirs, les militaires, les popaa qui étaient là en place ne mangeaient plus le poisson et les légumes du pays.

Mme Monique Richeton : C'est vrai, je ne peux pas nier ça, mais pas tous, c'étaient surtout des gradés, les jeunes gradés, aspirants et tout ça quoi, et eux, ils ne mangeaient pas les légumes qui viennent d'ici. Moi je ne sais pas pourquoi si c'est les retombées, si c'est la radioactivité mais c'est vrai ils ne mangeaient pas les légumes d'ici, ils préfèrent manger les trucs en boîte.

Ils avaient envoyé Monsieur Chaladier pour lancer les légumes à Mangareva. C'est vrai je ne sais plus pendant combien de temps, on venait chercher tous les légumes tous les lundis, c'est nous qui fournissions Moruroa et après ça c'est arrêté !

Quand c'était bien lancé, ils ont enlevé Monsieur Chaladier et ils l'ont envoyé ailleurs, et après ils ont mis un Tahitien. Mais, petit à petit, au bout de six mois, quand les militaires venaient chercher des légumes, on n'en avait pas et au bout de même pas un an, ils ont dit qu'ils ne pouvaient plus compter sur nous alors ils ont commencé à commander les légumes en Amérique ou en Australie, je ne sais pas. C'est nous ihoa !

Mais au temps de « Chaladier » c'est lui qui venait vers les cultivateurs : tu peux préparer des « pai » tant pour le tarot tant pour ça et ça et lui il venait et c'était prêt pour semer, mais quand le Tahitien est venu, les gens préparaient et après il n'y avait pas de graines à planter.

La Commission : J'ai eu des témoignages de militaires venus faire des prélèvements sur Mangareva. L'un d'eux m'a écrit de manière très précise, qu'il était venu en tenue blanche de protection pour faire ses prélèvements sur Mangareva et des habitants l'ont vu comme ça. Alors il a été sanctionné par sa hiérarchie parce qu'il portait sa tenue et que ça faisait peur aux gens. Je ne sais pas je n'ai pas réussi à savoir ce qui s'est passé après...

Mme Monique Richeton : Je ne sais pas moi je n'ai pas vu, soit ils étaient en tenue militaire, soit ils étaient en combinaison comme celle des pilotes, tu vois les combinaisons comme les pilotes, mais tout fermé comme ça, non je n'ai pas vu. Tu sais Bruno, chez nous, les militaires à l'époque, venaient souvent parce qu'ils installaient leurs appareils un peu partout et ils venaient consulter leurs appareils !

Mme Unutea Hirshon : Il y avait des bateaux qui venaient dans le lagon ?

Mme Monique Richeton : Oui tout le temps, des bateaux et des avions. Maintenant il n'y a plus de bateaux. C'était devenu une zone militaire, il n'y avait plus de bateaux civils, tous nos ravitaillements arrivaient par bateau militaire. Tout était militaire !

Mme Unutea Hirshon : Il y avait une pension qui accueillait le personnel de l'Etat ?

Mme Monique Richeton : Non, ils ont toujours pris des navettes et même la nuit, les militaires avaient toujours des navettes pour venir faire la fête et à Mangareva il y avait un restaurant où ils venaient.

Mme Unutea Hirshon : On nous a dit qu'après le premier essai, les militaires venaient avec leur propre repas, leurs propres conserves et ils avaient dit au gestionnaire du restaurant de ne plus servir aux militaires les légumes du pays. Oui, c'est une dame qui tenait ce restaurant là ? Est-elle toujours vivante cette dame ?

Mme Monique Richeton : Non, c'était John qui tenait le restaurant c'était lui le patron !

La Commission : Et les caisses de bière il paraît qu'on buvait beaucoup.

Mme Monique Richeton : Toujours maintenant !

Mme Unutea Hirshon : L'alcool partout fait des ravages !

Mme Monique Richeton : Oui, même maintenant c'est mon grand souci ça, je peux vous dire, pour juillet en trois jours on a consommé 500 cartons de bière sans compter le vin et l'alcool, c'est beaucoup ça ! Ce que j'aimerais bien, c'est de diminuer alors peut-être bien taxer, alors on jette les bouteilles vides sur la route alors ce sont les ouvriers de la mairie qui vont ramasser. C'est une maladie parce que même une fois, ils ont fait venir leurs cartons de bières par avion.

La Commission : Bon on en revient à notre problème du jour. Que penses-tu pour l'avenir ?

Mme Monique Richeton : Le grand souhait pour la population et moi-même, c'est premièrement de mettre au clair et aussi envoyer un médecin pour suivre la population, mais ça c'est le grand souhait de la population. Il y a des moments où on en parle, comme quand il y a du poisson empoisonné qui revient, alors ça y est on en reparle encore !

La Commission : Même nos médecins ne tiennent pas le coup, ils démissionnent ! Ils veulent faire 7h et 15h et après ils ferment.

Mme Monique Richeton : Tout le monde veut travailler moins et on n'a plus l'esprit de servir comme avant. Avant je voyais nos infirmiers toujours prêts à partir loin. Maintenant, il faut faire attention, les gens ne veulent plus travailler comme avant, les mentalités ont changé. Maintenant ils se lèvent à 8h puis le petit déjeuner et après, nous on attend !

La Commission: La proposition de mettre en place un recensement ADN pour la population de Mangareva. C'est une proposition politique une fois que l'enquête sera terminée compte tenu du besoin de comprendre ce qui s'est passé ici.